

ON NE  
DORMIRA  
JAMAIS



D'APRÈS BRUCE BÉGOUT  
PAR LE COLLECTIF CRYPsum

**c r y p s u m**

—  
[kɾipsɔm] n.m. – MÉD.  
*glande du passage à l'acte*

# BIENVENUE AU KLUB

À tout moment, le bizarre peut fissurer la réalité quotidienne. C'est ce que découvre le directeur de L'Hôtel, un institut médico-légal, en acceptant une étrange proposition : abriter dans sa morgue un club clandestin.

Aux frontières de la ville, dans ce lieu immense et déroutant, commence alors la lente dépravation de son institution et le récit de son propre effondrement mental. Joie, quête de divertissement, oubli et angoisse cohabitent dans la chambre froide. Les limites s'estompent entre mort et vivant, humain et animal. Quand, au dehors, le « mal jaune » s'abat sur la ville et se propage, les cadavres s'amoncellent à L'Hôtel. Ajoutez des meurtres et quelques lapins nains : que la fête (des morts) commence !

Avec ce roman d'anticipation sociale baroque, Bruce Bégout nous entraîne au bout d'une décomposition totale : celle des corps, des identités et du récit. Car dans ce conte philosophique macabre, c'est bien la Mort, celle que l'on nie et refoule à la frontière de la ville, qui règne en grande maîtresse des métamorphoses.

En chroniquant la mutation d'une morgue en boîte de nuit clandestine, Bruce Bégout et le collectif Crypsum interrogent la place de la mort dans la société du spectacle et des loisirs.

*« Je n'aurais jamais cru que la morgue que je dirige depuis quinze ans puisse devenir un des derniers lieux à la mode. Il y a là quelque chose qui me stupéfait encore. J'avais parfois songé à la décorer de manière un petit peu plus gaie, mais j'étais loin de me douter qu'elle puisse attirer un jour tout ce que la ville compte de noceurs. »*

# « UNE FRAPPE DIRECTE »

## **Point de vue de l'auteur sur la première étape du spectacle présentée au TnBA dans le cadre de L'escale du Livre 2017 à Bordeaux.**

Le projet d'adaptation scénique de mon roman fantastique *On ne dormira jamais* par Alexandre Cardin du collectif *Crypsum* et *Die Ufer* m'a surpris et ravi. Le parti-pris de la sobriété, d'une mise en scène simple et élégante, comme le dialogue subtil entre texte et musique, m'ont tout simplement ravi. Ils ont su mettre en lumière le jeu trouble qui parcourt tout le roman entre tragédie et comédie, cette farce macabre qui ne finit jamais. Ils ont su surtout accentuer le caractère à la fois horrible et ridicule du présent, pointant les abîmes tristes de l'époque et les moments de réjouissance coupable.

Le roman qui raconte la transformation d'un institut médico-légal en boîte de nuit plonge en effet dans une atmosphère pesante et claustrophobe, où le noir domine, et la sensation d'enfermement. À ce titre l'espace théâtral renforce ce sentiment d'être enfermé avec le comédien et les musiciens dans la morgue et d'assister comme les participants du KluB à cette danse des morts. C'est comme si nous étions là présents, spectateurs des jeux morbides. L'effet est saisissant.

Mais *On ne dormira jamais* ne se limite pas à être une histoire de morts et de fêtards, de bruit et de fureur, il y est aussi question de gentils lapins nains élevés par le directeur de l'Institut. Le contre-point du mignon, du mièvre et du neu-neu, vient atténuer ainsi l'ambiance lourde de la morgue/discothèque. Là encore, le jeu théâtral, et surtout le phrasé d'Alexandre Cardin, restituent toute la verve grotesque de cette présence incongrue des animaux au cœur de cette orgie triste, de cette joie morte. On oublie un peu la situation pour suivre les aventures de ces lapins, leur élevage, les concours et la célébrité à venir.

Autrement dit, c'est avec un enthousiasme et une confiance totales que je soutiens ce projet d'adaptation pour la scène d'*On ne dormira jamais*, le texte prenant une autre résonance que sur la page, la voix, le mouvement et la musique lui conférant *in vivo* une densité, une ampleur et surtout une frappe directe que la lecture atténuée un peu, en intellectualisant le rapport du lecteur au texte. Je n'ai qu'une hâte : les revoir sur scène, goûter encore *physiquement* ce que mon imagination a créé, vivre en chair et en os cette danse des morts et des vifs.

Bruce Bégout

# UN CONTE PHILOSOPHIQUE NOIR ET ROSE BONBON

En pleine connaissance des arcanes du plaisir contemporain et de ses voies improbables, l'auteur invente une sorte de lieu ultime pour faire la fête : une morgue, tenue par un type sans caractère, et qu'un « professionnel de l'événementiel » va transformer en lieu de décadence fêtarde, mix entre une boîte de nuit, un club libertin et un lieu de rencontres occultes. La morgue continue de fonctionner, mais le soir, elle se transforme en ce Klub où viennent s'éclater les nantis de cette société, confrontant leurs délires à la mort, et mêlant l'apocalypse à l'ivresse.

Dehors se propage un mystérieux « mal jaune » qui emporte une grande part de la population, et le Klub semble être le dernier bastion de la folie, le lieu où l'on vient contempler en face l'énigme de la mort, la vanité des choses. Un endroit qui réunirait J.G. Ballard, la série *Six feet under* et Pikachu, puisque notre narrateur se découvre parallèlement une passion pour l'élevage de lapins nains, et rencontre des fans déviants de cet univers rose bonbon complètement décalés dans ce monde morbide.

Bruce Bégout fabrique une version de l'homme grinçante et mélancolique, où les derniers lambeaux de frissons qu'on octroie à l'humanité sont la mort et la régression, où on abat le désespoir à grands coups d'amusement et de chocs extrêmes. Le style, classique et rendu très moderne par là même, est au service du fond, souvent drôle, de ce puzzle kafkaïen 2.0. En parvenant à mélanger philosophie moderne, urbaine, futuriste et tradition de littérature fantastique, l'auteur produit ici ce qui pourrait passer pour un essai de sociologie qui aurait pu être écrit dans vingt ans, et qui a la pertinence d'un véritable discours artistique aujourd'hui.

*« Rien n'est obscène dans ce qui se livre à la manifestation. C'est au contraire l'incapacité de soutenir le regard qui me semble introduire un sentiment d'abjection. »*

# UN PROJET MUTANT

À partir d'une proposition faite par l'auteur au Collectif Crypsum, à qui il a réservé la primeur de mettre en voix et en espace une partie de ce tout nouveau texte, le projet s'est rapidement articulé autour d'une forme nouvelle et mutante. La mutation (les vivants/les morts, les hommes/les animaux, les hommes/les femmes), comme axe majeur de l'écriture autant que de la représentation à en donner, a permis de questionner l'imaginaire ultra-contemporain, à travers les formes nouvelles du divertissement et de l'excès que peut engendrer une ville, un lieu, ici une morgue. En faisant appel au travail d'adaptation littéraire et de transposition scénique d'une écriture comme d'un propos sur notre époque, Bruce Bégout a offert au Collectif une occasion inédite de traduire une méditation baroque sur la nature du corps comme objet de manipulation et de contemplation, ainsi qu'une étude de la notion « d'espace » comme figure de jeu et de mort.

Le terrain de jeu alors imaginé, dans son apparente simplicité et sa multiplicité déréalisée, offre au public de traverser de nombreux espaces, en faisant de la lumière une source de cadres en mutations. Il en va de même du son, véritable partenaire et moyen d'ouverture, par la présence sur scène de deux musiciens. Par un traitement direct de la parole, en jouant sur des principes de distance/proximité, l'adresse publique se transforme en constat en direct, et le dialogue entre ces différentes techniques donne de nouveaux reliefs à une pensée immédiate portée par un humour salvateur. Créant sans éléments décoratifs une sorte d'esthétique de la désillusion, sous le signe de la confiance et de l'autodérision, sans se départir d'une forme de fièvre qui le prend progressivement, l'acteur/narrateur propose par cette forme une réponse à cette question : comment être témoin aujourd'hui ?

En évoquant la transformation d'un lieu institutionnel non dédié à la fête, le récit invite chacun à se créer son propre temple : ici il est rendu concret par le choix de l'espace scénique, qui s'ouvre ou se referme, se fait laboratoire, morgue, studio d'enregistrement, dancefloor, lieu d'élevage, avec une fluidité qui traduit notre adaptation de plus en plus rapide au changement, notre manière inconsciente d'être toujours désormais en mouvement, à la recherche de sens ou pour fuir l'ennui. Transformer cette écriture en proposition théâtrale et musicale devient alors un moyen singulier de traiter cette nécessité de ressentir une sorte de fièvre à partir de l'instant présent, en montrant ce déséquilibre entre contre-culture et obsession de l'apparence.

*« L'espace de l'Institut était de toute manière si vaste qu'il permettait toutes les audaces. »*

# CRÉER DES MONSTRES

L'histoire du projet est celle des trois fonctions d'un même lieu (l'institut, le club, l'élevage), les ressources de l'un tirant parti de l'autre, montrant comment elles coexistent et comment elles vont empiéter l'une sur l'autre : de nouveau, comme une énergie courant sous le projet, telles des ondes sonores souterraines, on retrouve le travail d'hybridation qui n'a au final qu'un seul but : créer des monstres.

Tout ici est clandestin, le club comme l'élevage, et surtout la présence du spectateur, qui se retrouve au cœur d'un endroit changeant, sans contours ni limites. Un spectateur qui va se retrouver à suivre les péripéties d'un élevage virtuose de lapins, aussi intense qu'inattendu et momentané, tandis qu'une épidémie « le mal jaune » dévaste la ville, apportant au fur et à mesure un afflux de morts ingérables, ce qui va détériorer l'équilibre entre les trois fonctions du lieu jusqu'à une forme de chaos. Il s'agit alors d'assister ensemble ici à une forme d'empoisonnement : du réel, du récit, de la forme théâtrale, de l'humanité.

L'acteur/narrateur devient celui qui agit, transforme l'espace, le rapport du spectateur au réel comme à la fiction : il est cet observateur détaché qui tout à la fois mène la danse, et invente les codes de la représentation, secondé par deux assistants mutiques, manipulant les instruments-machines comme on userait d'une scie ou d'un scalpel pour disséquer les corps, donnant ainsi en direct un point de vue sonore, contribuant à changer encore la sensation du spectateur, à l'ouvrir à un autre imaginaire.

Le récit, comme la proposition scénique, part d'une matrice concrète : dire le souci du détail, décrire la maîtrise du quotidien quand elle semble virer au combat permanent contre le bizarre, l'inquiétante étrangeté. Et la fiction d'entraîner alors le spectateur malgré lui en exploitant les fractures du récit : on passe de l'hyper-réalisme du travail lié à la mort (dissection, autopsie...), de la cuniculture (élevage des lapins), à ce moment où les systèmes fondés sur la carrière, le fonctionnement, l'efficacité, l'obsessionnel déraillent.

Ainsi l'hybridation du texte/du projet donne naissance au trouble, au doute, et propose de re-questionner la véracité du récit comme celle de notre position dans cette époque, en ce qu'elle nous demande de nous y adapter (par une sorte de folie de la normalité) ou de choisir l'inadaptation comme voie de délivrance : une quête de la liberté.

*« Je les entendais parfois se moquer gentiment de moi, dire que cela ne convenait pas à un homme de mon âge et dans ma position. Mais j'assumais totalement le fait d'élever des lapins nains et d'y prendre du plaisir. »*

# DANSE AVEC LES MORTS

Le titre même du projet qui est aussi celui du livre, reprend la citation d'André Breton dans *Le manifeste du surréalisme* afin de donner toute sa place au goût du macabre, de la farce et du grotesque. En invitant, ou en menaçant le public de ne jamais plus trouver le repos, il est ici proposé à tous d'être le temps du spectacle pris dans une sorte de folie qui ne s'annonce pas. Chacun est convié par le texte ou la présence du narrateur à reconnaître ou découvrir sa propre part de folie : le narrateur en nous ouvrant sa part d'ombre sans affects permet dès lors à chacun de trouver la sienne, de s'arranger de ses propres troubles.

Ce projet d'un abord simple va s'avérer retors, tout comme l'écriture, en donnant à voir et entendre comment le réel dépasse bien souvent la fiction, comment il se fait plus provocateur selon le point de vue qu'on oublie parfois de porter et que le spectacle rappelle. En créant un jeu de fausses pistes qui consiste en des insinuations sans issue, des allusions inexploitées, le narrateur/témoin donne l'exemple au spectateur qu'il charge de reconstituer en direct un récit dans le récit.

La notion de « place », présente dans tous les travaux du Collectif, est traitée ici sous la plume de Bruce Bégout par l'idée d'« être du bon côté ». L'enjeu même de partir d'un jugement apparemment sain pour aller vers l'obscène donne tout le mouvement du projet, puisque chaque nouvel événement présenté comme louable/normal par le narrateur va dégénérer. Sur la base d'un constat (la honte et la peur de la mort, que l'on cache, dont on ne veut pas faire l'expérience, son hygiénisation), il s'agit bel et bien ici de la réintroduire au cœur des vivants par un biais scandaleux, qui est l'industrie du divertissement. Faire la fête parmi les cadavres, entre les odeurs de formol et de champagne : se servir de la tendance à la professionnalisation (devenir élève, spécialiste de « quelque chose »), au vedettariat (les lapins stars du net, le marketing) pour mieux évoquer un autre thème central du texte comme du spectacle, le traitement du mauvais goût, sa manière d'infiltrer le banal.

Avec pour contrepartie narrative et scénique, la nécessité du fléau qui approche, comme un son grondant sous le plateau et annonçant le projet à venir : plus le mal approche, plus les gens réagissent par la pénitence ou par la jouissance. Le festolement dont il est question, mis en mots et musique, invite à prendre du plaisir avant que n'éclate la catastrophe, traduisant ce sens actuel du désastre lié à une immense envie de jouir. Ce projet, en s'articulant ainsi autour d'une politique de l'excès, va dès lors pouvoir pousser à bout un autre élément crucial de l'époque : le goût du « mignon ». Car pour réprimer l'atmosphère de désastre, de climat noir, le narrateur, par sa passion soudaine et médiatique pour les lapins nains, propose en effet au spectateur de se réfugier dans le « mignon », et surtout de se poser la question : quel est le plus obscène, le mièvre ou le macabre ?

En jouant du morbide et du puéril - les deux lapins nains stars sont baptisés Kawaii (mignon en japonais) et Lolicon (icône de la Lolita) -, en compensant la poésie du macabre par un goût du contraste qui sous-tend toute l'architecture de la forme théâtrale, et s'amusant ainsi de nos traits les plus contemporains, ce projet devient un moyen ludique de faire dialoguer plusieurs techniques et niveaux de jeu afin de faire de la mort un signe de rassemblement possible.

*« Les plus grands amuseurs se recrutent parmi les révoltés.  
Ce sont tous des solitaires, des cœurs veufs ; ils ont la  
même rage froide et calculatrice, la même haine du monde,  
la même conscience du mal et de l'injustice. »*



# BIOGRAPHIES

## Bruce Bégout

Écrivain, philosophe et maître de conférences à l'Université Bordeaux III, il a publié quatre essais aux éditions Allia (*Zéropolis, L'expérience de Las Vegas; Lieu commun, Le motel américain; La Découverte du quotidien. Éléments pour une phénoménologie du monde de la vie; De la décence ordinaire*), mais aussi un « documentaire fiction » tiré de son roman *L'Éblouissement des bords de route* aux éditions Verticales. Il publie aux éditions Inculte *Suburbia*, un essai sur les banlieues essentiellement résidentielles qui s'étendent à la périphérie des villes. En parallèle à ses recherches, il dirige la collection « Matière étrangère » aux éditions Vrin. Ses travaux s'inscrivent dans la tradition de la phénoménologie. Spécialiste de Edmund Husserl auquel sa thèse est consacrée, il se consacre à l'exploration du monde urbain, des lieux communs, mais aussi au quotidien. Également auteur de fiction, il a publié *Sphex, Le ParK, L'Accumulation primitive de la noirceur*. Ayant voyagé aux États-Unis, il livre dans *Duane Hanson, le rêve américain* son point de vue sur le sculpteur américain et ses réalisations. Il reçoit en 2016 la bourse Cioran du Centre National du Livre.

## Crypsum

Crypsum est une équipe qui fait le choix de l'invention collective pour des projets adaptés de la littérature, en privilégiant des romans qui témoignent de nos façons de vivre ensemble aujourd'hui. Fondé par plusieurs comédiens issus de l'Atelier Volant du Théâtre national de Toulouse, le collectif Crypsum aujourd'hui basé à Bordeaux a créé trois spectacles : *Nos Parents* d'après Hervé Guibert, *L'Homme qui tombe* d'après Don DeLillo, *Ils vécurent tous horriblement et eurent beaucoup de tourments*, d'après Joyce Carol Oates, présentés notamment au Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine ; et inventé autant de banquets dont *La moussaka de Desdemona*, présenté lors du festival Novart - Bordeaux, et *Le banquet du siècle* créé à La Manufacture Atlantique en partenariat avec le Musée des Beaux-Arts de Bordeaux. En déplaçant la littérature sur scène, le collectif Crypsum, au fur et à mesure de ses créations, dresse un portrait de notre temps, en s'amusant à mettre du réel dans la fiction, tout en faisant de la fiction une vérité possible du monde.

## Die Ufer

Duo de synthétiseurs composé des bordelais Hørd (Giallo Disco, Sacred Court) et Volcan (Camisole Records), Die Ufer pratique une musique semi-improvisée entre ambient, techno et musique psychédélique. Le groupe se produit autant dans les clubs que les salles de concerts, galeries et théâtres... La nature modulaire de leur musique leur permet de s'adapter à de multiples environnements scéniques et artistiques.

# ON NE DORMIRA JAMAIS

D'après le roman de Bruce Bégout  
Par le collectif Crypsum

## Création

Texte : **Bruce Bégout** / éditions Allia  
Création : **Collectif Crypsum**  
Conception et interprétation : **Alexandre Cardin**  
Collaboration artistique : **Olivier Waibel, Miren Lassus Olasagasti**  
Musique live : **Sébastien Bassin, Greg Vezon / Die Ufer**  
Création lumière : en cours  
Régie lumière et son : **Benoît Lepage**  
Costumes, accessoires : **Wilfrid Belloc**  
Construction : **Jean-Luc Petit**  
Graphisme : **Nicolas Etienne**  
Production et diffusion : **Catherine Siriphoum**  
Administration : **Marion Bléas**

Production : **Crypsum**  
Soutiens : **Le Moulin du Roc - Scène nationale de Niort, Théâtre de Chelles**

## Tournée

1 comédien / 2 musiciens / 1 technicien

## Contact

### Artistique — Alexandre Cardin

contact@crypsum.fr  
06 63 18 38 72

### Production, diffusion — Catherine Siriphoum

catherine@filigranefabrik.com  
06 12 18 16 44

[www.crypsum.fr](http://www.crypsum.fr)

**c r y p s u m**

21 rue des pontets – 33000 Bordeaux

N° siret 452 068 992 00034 / APE 9001Z – Licence d'entrepreneur de spectacles 2-1061290